Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 19

Artikel: Un ange dans un jeu de quilles
Autor: Dechastelus, Maurice
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-186417

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

lettra âo generat Dufou, dè pè Dzenèva, po veni à Berna et le lâi dese: — « Accuta, generat: tè faut preindrè ton sâbro, férè bailli d'âi z'oodrès à on part dè bataillons et allâ mettrè âo pas cé Sonderderbond que vâo dinsè renasquâ. » L'est bon. Lo bravo generat coumeincè à férè traci lè piquiettès, et bintout tota l'armée est su pî, du St-Fourgo tant quiè pè lo Loutztingue, iô lè sapeu dâo génie vont â l'écoula, et âo bounan lè Jésuitres étiont frou et lo Sonderbond tranquillo. Mâ cein ne sè passa pas coumeint 'na tsecagne dè cabaret, iô on ein est quito avoué cauquiès grâobons et onna veste dégruchà; y'a z'u dâi moo et dâi bliessi, kâ y'avâi dâi crâno lulus permi noutrè sordâ. N'étiont pas ti coumeint ion dè L.. que bragâvè tant dévant dè parti, et que volliâvè rapportâ âo mein trâi tétès dè jésuitrès dein son sa; mâ âo premi coup dè fû, l'est z'u sè catzi derrâi on ceresi. Permi lè tot crâno, lâi avâi Djan Samuïet Braîssant, dè pè Tsevelhy, que fasâi partià dâo bataillon Bolens, et qu'a étâ travaissâ pè 'na balla, mémameint que sa petita veste avâi on perte dévant et on perte derrâi. Cé brâvo sordâ fe laissi po moo su lo champ dè bataille, kâ quand on rappertsà lè bliessi, on lo laissà po cein que ne baillivè pas on signo de vià. — « Quand y'é vu cé pourro Braissant, avoué lè z'autro moo, se desâi Mounet dè Senaclliens, lo tieu mè serrâvè dè vairè coumeint on lè z'einmoulâve quie! »

Mâ, Dieu s'ai béni, Braissant n'étâi què blessi. « Noutra compagni, se racontâvè li mémo après la campagne, étâi quie, qu'avancivè, lo fusi à la man, quand y'é cheintu oquiè contrè l'estoma. Ne poivo pas m'émaginâ cein que l'irè què cein, mâ âo bet dè cauquiès pas, su tche à dzénâo et y'é de à mè camerâdo: crâo bin que su bliessi. Du adon ne mè su rassovenu dè rein tant qu'âo leindéman, que mè su reveilli dein onna grandze, étai su on moué dè paille. Y'avâi quie cauquiès dzeneliès que pequotâvont et dâi coo moo découtè mè. Adon mè su peinsâ: parait que t'es fotu! » *(historique.)*

Portant quand l'a faillu einterrâ lè moo on a vu que Braissant viquessâi adé. On l'a portâ à l'hépétau et l'a pu reveni pè Tsevelhy iô l'a vicu onco cauquiès z'annâïès.

Le ministre de l'agriculture et du commerce en France, a institué récemment au Hâvre un laboratoire destiné à l'examen des viandes de provenance étrangère. Voici, pour une période de 15 jours (du 1er au 15 avril), la proportion des unités qui ont été éliminées comme contenant des viandes trichinées;

Lard (longues bandes)	8 %
Poitrines	25 %
Jambons	35 %
Epaules	42 %

Tous les morceaux sont examinés sans aucune exception; plusieurs coupes sont pratiquées sur chacun d'eux.

C'est vraiment à y réfléchir deux fois avant d'attaquer une tranche de petit salé.

La consommation de la bière tend à augmenter dans tous les pays. Une statistique récente établit par des chiffres exacts que la production de la bière est de 125 à 126 millions d'hectolitres dans l'ensemble des pays ci-après:

Angleterre, Etats-Unis, Autriche-Hongrie, France, Belgique, Russie, Pays-Bas, Suède, Italie, Suisse, Norwège.

Les *feuilles d'hygiène* neuchâteloises constatent que cette quantité de bière est, à peu de chose près, celle de l'eau qui, en un mois, s'écoule du lac de Neuchâtel, par la rivière de la Thièle.

Un ange dans un jeu de quilles.

Georges, à ces mots, embrassa sa sœur, pour la première fois, de bon cœur, il rendit sincèrement justice à cet ange, qu'il avait repoussé jusqu'alors. Toutefois, le naturel n'était point effacé, il s'applaudissait d'avoir surmonté la difficulté qui retardait son départ, il courut bien vite chercher sa fille à Paris, il fit ses derniers adieux et peu de jours après il s'embarquait au Havre.

L'enfant avait une figure charmante mais un peu triste, indice de ses longues souffrances; les soins, les caresses de sa jeune tante, celles de son grand-père et de Mme Ladureau elle-même lui eurent bientôt rendu sa gaieté naturelle. Elle avait l'esprit vif, pénétrant, mais savait à peine lire et écrire. En moins d'un mois, elle fut complètement métamorphosée, Lucie avait voulu être aussi son institutrice.

La première fois que M. Ladureau vit l'enfant, il se contenta de l'embrasser froidement; puis, se tournant vers sa femme.

— Je te disais bien que nous serions encombrés d'enfants, que serait-ce si j'avais imité la faiblesse de ton frère, consenti au mariage de Paul avec une fille qui n'a rien, nous eussions été dévorés.

Paul, cependant écrivait de fréquentes lettres qui faisaient renaître l'espérance dans le cœur de sa mère, de sa cousine bien-aimée, et de son futur beau-père, comme il l'appelait.

Déjà il était parvenu à réaliser d'assez fortes économies, afin d'abréger le temps de l'absence. La considération dont il jouissait à la Nouvelle-Orléans lui avait facilité les moyens de procurer une bonne position à son cousin Georges. Il s'applaudissait de voir que le malheur l'avait rendu sage. La répulsion qu'il avait toujours manifestée pour sa sœur s'était changée en amitié, presque en reconnaissance. Il se reposait sur elle de l'avenir de son enfant, c'était l'unique ou du moins, le principal sujet de leur entretien, chaque fois que leurs occupations leur permettaient de se trouver ensemble.

Mais le drame que nous venons de raconter ne devait point se terminer là; la Providence s'en était réservé le dénoûment.

Une épidémie de fièvre jaune éclata tout à coup à la Nouvelle-Orléans. Georges de Courcelles, qui n'était pas encore acclimaté, n'eût pas la force de résister. Effrayé par le pressentiment de sa fin et la perspective d'un je ne sais quoi dont les esprits les plus forts s'épouvantent, il eut le courage d'écrire à l'auteur de ses jours une lettre qui était une réparation authentique de sa conduite passée. Il demandait pardon à sa sœur; il la suppliait de prendre son enfant sous sa sauvegarde, d'être son ange protecteur. On voyait que cette lettre avait été inspirée par les affres de la mort, mais elle était sincère.

Aussitôt après le fatal événement, Paul se chargea d'envoyer la lettre, avec une autre dans laquelle il en racontait les principaux détails.

Ces lettres produisirent l'effet qu'on devait en attendre: M. de Courcelles pleura amèrement son fils comme s'il n'avait eu jamais rien à lui reprocher, Lucie fit éclater son désespoir en répétant qu'elle perdait son frère juste au moment où elle ve-

nait de le retrouver, sa tante s'efforçait vainement de la consoler. Quant à l'enfant, elle donna de tout son cœur des regrets à son père, autant qu'on en peut exiger à cet âge.

M. Ladureau, lui, demeura les yeux secs et garda le silence, comme pour prendre part à la tristesse générale. Puis lorsqu'il fut seul avec sa femme.

— Voilà ce que c'est, dit-il ; c'est ainsi qu'il devait finir ; au demeurant, il n'a que ce qu'il mérite.

L'avare, après le départ de son fils, n'avait pu se résoudre à chercher un nouveau commis ; son genre d'affaires exigeait le secret ; ce qu'on en savait suffisait pour qu'il fût détesté dans le pays ; il ne se faisait pas d'illusions sur ce point.

Il approchait de la vieillesse ; les travaux de comptabilité dont il avait perdu l'habitude, le prédisposaient à une congestion cérébrale.

Peu de temps après la nouvelle de la mort de son neveu, lui-même succomba à une attaque d'apoplexie, sans autres témoins que son coffre-fort. On le regretta pour la forme, ainsi que l'exigeaient les convenances.

Tout changea de face alors ; l'égoïsme, l'avarice, avaient produit leurs effets ; d'autres sentiments tout opposés allaient faire succéder le bonheur aux jours de tristesse.

La fortune du défunt dépassait toutes les prévisions ; durant sa vie, il l'avait tenue soigneusement cachée sans en jouir lui-même ; ce fut à sa mort seulement qu'elle commença à faire des heureux.

On s'empressa de réintégrer M. de Courcelles dans la nue-propriété de son domaine qui devint, en même temps, celui de sa fille et de son gendre, les deux familles, en comptant Mme veuve Ladureau, n'en devant plus faire qu'une et habiter sous le même toit.

L'enfant de Georges ne tarda point à devenir une grande et belle personne ; elle n'avait de son père que la ressemblance physique ; le reste lui venait de son excellent naturel et des inspirations qu'elle recevait de sa seconde mère, Paul Ladureau et sa femme, après avoir tant souffert, et si longtemps, se promettaient de concert avec la veuve de l'avare d'assurer l'avenir de la jeune fille, ils prirent des dispositions en conséquence. Cette jeune fille qui n'avait rien, se trouva, tout-à-coup, largement dotée. Afin qu'il lui fût aisé de choisir un époux selon son désir, dés que son âge le permettrait et que son cœur le lui dirait.

Une fois mariée, et devenue riche, Mme Lucie Ladureau, loin d'exiter de la jalousie, se fit, de plus en plus, remarquer par sa beauté, par sa bonté, par sa gracieuseté envers tout le monde sans exception, et, en outre, par son extrême bienfaisance à l'égard des malheureux.

L'indécent propos que son frère s'était permis, à l'occasion de sa naissance, et qu'il se plaisait à répéter à tout venant avait, depuis lors, circulé de bouche en bouche. Aussi, en voyant cette jeune fille grandir, embellir, et atteindre par degrés toutes ses perfections, les amis de la famille avaient coutume de se dire entre eux :

« C'est un ange tombé du ciel dans un jeu de quilles ! »

MAURICE DECHASTELUS.

Dans les dernières élections au Conseil communal, un citoyen de Lausanne obtint une seule voix. Après le dépouillement du scrutin, un des membres du bureau lui dit en plaisantant :

« Cette voix, est sans doute la tienne. »

— Tu dis vrai réplique le candidat ; c'est moi-même qui me la suis donnée. Fort heureusement qu'elle était toute seule ; car si j'en avais eu une seconde, tous mes amis m'auraient juré que c'était la leur.

Bébé est en toilette, tiré à quatre épingles, peigné et pommadé.

On le complimente :

— Qui t'a fait une si belle raie ?

— C'est maman. Monsieur a aussi une belle raie, dit-il en désignant une personne de l'assistance, pour montrer qu'il ne croit pas mériter seul tous les éloges.

— Et celui-ci ? lui dit un farceur en lui montrant un monsieur complètement chauve.

— Oh ! lui, il n'en a pas.

Et bébé voulant achever sa pensée, mais craignant d'être inconvenant, ajoute avec embarras : « Il est nu-tête.

Encore une jolie coquille cueillie dans le n° 29 de la *Feuille officielle*, avis concernant l'assemblée des actionnaires de la Suisse-Occidentale :

..... MM. les actionnaires sont donc instamment priés de déposer leurs « litres » en temps voulu et d'assister à la réunion du 5 mai, etc.

Quelqu'un rencontre une de ses connaissances : « Tiens, vous voilà ! Je vous croyais mort.

— Non, pas moi, mais mon père. J'ai encore été plus près que lui de la tombe. Nous avons eu tous deux la typhoïde. Mon père en est mort, mais c'est moi qui ai été le plus malade.

X... venait de perdre sa femme. Au moment de la cérémonie funèbre, les invités arrivaient à tour de rôle pour lui faire leurs compliments de condoléance. Un de ses amis intimes s'approche, lui saisit les mains avec effusion et s'écrie :

— Ah mon pauvre Jules, que je te plains ! C'est un rude coup ! Moi aussi, j'ai passé par-là. Tu vas être bien malheureux jusqu'à-ce que tu en aies trouvé une autre !

Un pauvre diable de musicien a une garde-robe tellement délabrée qu'on voit le jour au travers. L'autre jour une femme de la maison émue de pitié lui dit :

— Monsieur Oscar, ne vous gênez pas avec nous. Mon mari fait les racommodages ; si vous voulez, il remettra des boutons, à votre habit.

— Merci, merci, fit le musicien ; mais pendant qu'il y sera, j'aimerais autant qu'il remit un habit à mes boutons.

Le mot du dernier logogriphe est *Canon*. Le tirage au sort a donné la prime à M. J. Kiener, cafetier à Fiez.

Problème. Disposer les neuf chiffres sous forme d'une fraction équivalente à $^1/_2$. — *Prime :* Une série des *Causeries du Conteur*.

Théâtre. — Ce soir, *Mlle Agar* de la comédie française et sa troupe, nous donneront **Lucrèce Borgia,** drame en cinq actes de Victor Hugo.

Lundi 9 mai, **Faust** grand opéra fantastique de Gounod. — Cette œuvre superbe, qui a toujours eu à Lausanne un grand succès, n'en aura pas moins cette fois ci, donnée par l'excellente troupe de M. Fournier.

Papeterie Monnet. — Joli choix de *psautiers* toile, maroquin et velours.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & Cie